

RECHERCHES SUR LES CAUSES
DE LA
DISPARITION DES FIÈVRES PALUSTRES
DANS LE HAUT-LIMOUSIN

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le Samedi 20 Juillet 1895

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

M. Raymond ALBERT

Né à Terrasson (Dordogne) le 24 Février 1870



LYON

IMPRIMERIE DE A.-H. STORCK

78, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 78

—
1895

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. LORTET.	DOYEN.
LÉPINE.	ASSESEUR.

Professeurs honoraires

MM. DESGRANGES, PAULET, BOUCHACOURT, CHAUVÉAU, BERNE

Professeurs

Cliniques médicales.	{	MM. LÉPINE.
		BONDET.
Cliniques chirurgicales	{	OLLIER.
		PONCET.
Clinique obstétricale et Accouchements		FOCHIER.
Clinique ophthalmologique		GAYET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		GAILLETON.
Clinique des maladies mentales		PIERRET.
Physique médicale		MONOYER.
Chimie médicale et pharmaceutique.		HUGOUNENQ.
Chimie organique et Toxicologie.		CAZENEUVE.
Matière médicale et Botanique.		FLORENCE.
Zoologie et Anatomie comparée		LORTET.
Anatomie.		TESTUT.
Anatomie générale et Histologie		RENAUT.
Physiologie		MORAT.
Pathologie interne		TEISSIER.
Pathologie externe		AUGAGNEUR.
Pathologie et Thérapeutique générales.		MAYET.
Anatomie pathologique		TRIPPIER.
Médecine opératoire		POLLOSSON (Maurice).
Médecine expérimentale et comparée		ARLOING.
Médecine légale		LACASSAGNE.
Hygiène		BARD.
Thérapeutique.		SOULIER.
Pharmacie		CROLAS.

Professeur adjoint

Clinique des Maladies des Femmes	M. LAROYENNE.
--	---------------

Chargés de cours complémentaires

Clinique des maladies des Enfants	MM. WEILL.	agrégé.
Accouchements	POLLOSSON (Aug.),	—
Botanique	BEAUVISAGE,	—

Agrégés

MM. BEAUVISAGE CONDAMIN COURMONT DEROIDE DEVIC DIDELOT	MM. GANGOLPHE JABOULAY LANNOIS PERRET POLLOSSON (A.) ROCHET	MM. RODET ROLLET (Et.) ROQUE ROUX WEILL	MM. BARRAL, chargé des fonctions d'agrége MOREAU id.
---	--	---	--

M. ETIEVANT, Secrétaire,

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

M. SOULIER *Président*; M. MAYET, *Assesseur*; MM. DEVIC et COURMONT, *Agrégés*.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises, dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE

le D^r ALBERT

Médecin principal de première classe en retraite

Officier de la Légion d'honneur

A MA MÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur SOULIER

*Hommage de profond respect
et de vive gratitude*

RECHERCHES SUR LES CAUSES
DE LA
DISPARITION DES FIÈVRES PALUSTRES
DANS LE HAUT-LIMOUSIN

Notre enfance s'est en grande partie écoulée dans le Haut-Limousin, et depuis lors, nous sommes revenu souvent, à l'époque des vacances, au milieu des bois et des prairies de cette pittoresque contrée.

Nos liens de famille nous ont donné de connaître les environs de Limoges, les cantons de Nexon, de Bellac, de Saint-Yrieix, de Saint-Léonard, et même cette partie de celui de Bourgueuf qui avoisine Sauviat et confine à l'ancienne Marche.

Durant nos longues promenades, nous écoutions avec intérêt les légendes que les vieillards aiment à raconter. Nous avons été frappé de cette phrase, qui, au cours de leurs narrations, revenait souvent sur leurs lèvres : « A cette époque, il y avait beaucoup de fièvres dans le pays. »

Pendant ces dernières années, nous avons voulu savoir des vieux médecins de la région ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ces paroles; nous en avons reçu la confirmation absolue. D'après eux, les fièvres palustres étaient extrêmement fréquentes en été et en automne, il y a une quarantaine d'années. Les propriétaires les plus âgés du pays nous ont tenu le même langage

Voici ce qu'écrivait Bouyer en 1849 :

« Nos campagnes peuvent rivaliser en insalubrité avec les marais Pontins.....

«C'est sur les limites de la Creuse et de la Haute-Vienne à la fois, que j'ai exercé l'art de guérir. La température, la topographie des lieux, si je l'osais, je dirais l'anatomie, sont les mêmes dans la plus grande partie de ces deux départements. Pays fort accidenté ; ici, un monticule, à côté, un vallon, plus loin, une plaine, un marais, un étang ; çà et là des ruisseaux, des rivières, des mares d'eau. Partout des eaux stagnantes, croupissantes, d'où s'échappent, en été, des miasmes en si grande quantité que pendant les mois de juillet, d'août, de septembre et une partie d'octobre, le quart de la population au moins est affecté de la fièvre (1). »

Un fait qui n'est pas plus douteux, et que jeunes et vieux médecins n'hésitent pas à reconnaître, c'est qu'on n'observe presque plus aujourd'hui de fièvres intermittentes dans le pays. Comment une particularité aussi importante et qui intéresse au plus haut point la prospérité d'une contrée a-t-elle pu passer presque inaperçue, et n'a-t-elle été l'objet d'aucun commentaire scientifique ? La raison en est que ce changement s'est produit lentement, et d'une manière presque insensible, sous l'influence de causes que nous allons rechercher. Nous essaierons aussi d'en préciser la valeur relative ; tel sera l'objet de notre étude.

(1) D^r BOUYER : *Des Fièvres intermittentes dans quelques départements du centre* (Haute-Vienne et Creuse), Paris, 1849.

Nous ne nous dissimulons pas que la tâche que nous entreprenons n'est pas sans présenter des difficultés sérieuses, car pour faire passer notre conviction dans l'esprit de nos juges, nous ne pouvons appeler à notre aide le secours d'aucune statistique. Les registres des malades dans les hôpitaux n'y mentionnent en effet qu'un très petit nombre d'entrées pour fièvres intermittentes. La raison qui nous en a été donnée, et qui est assurément plausible, est que la population rurale qui, seule, est exposée à la malaria, éprouve encore pour l'hôpital une répugnance invincible. Elle n'y sollicite son admission que pour les cas absolument exceptionnels et de force majeure.

Nous avons cherché à savoir si la vente du sulfate de quinine avait diminué d'une façon importante depuis un certain nombre d'années; ici encore nous avons éprouvé une déception; nous en exposerons plus loin les motifs.

Pour la description des lieux, celle de leurs habitants, des mœurs et des habitudes de ceux-ci, il y a quarante ans, nous avons consulté avec profit la thèse de M. le Dr Demathieu qui a pour titre : *Essai sur l'hygiène du paysan du Haut-Limousin* (1). Nous y avons trouvé la confirmation de la fréquence des fièvres dans ce pays à cette époque. L'auteur a, d'ailleurs, très judicieusement formulé les meilleures précautions à prendre pour s'en préserver.

(1) Dr DEMATHIEU : *Essai sur l'hygiène du paysan du Haut-Limousin*, in-8°, Paris, Rignoux, 1863.

I

On sait que la province limousine est située sur le versant nord-ouest du plateau central. Son climat est très humide, et plutôt froid que chaud. Le sol est très accidenté, mais les reliefs qu'on y observe sont peu élevés. Les routes qui sillonnent le pays rencontrent des collines d'une médiocre élévation et des vallées peu profondes. Les altitudes qu'on y relève varient de trois cents à cinq cents mètres. Les plaines sont rares et de peu d'étendue. Les rivières, parmi lesquelles la Vienne, le Thaurion et la Gartempe sont les plus importantes, coulent dans des vallées étroites; leurs eaux limpides semblent noires en raison de leur lit de cailloux de couleur sombre; leur cours est souvent rapide à cause de l'inclinaison des vallées.

On rencontre les roches éruptives et cristallophylliennes à une faible profondeur, et ce sont leurs éléments de décomposition qui en les recouvrant avec une épaisseur généralement faible de détritiques végétaux constituent la terre arable.

Le gneiss, le porphyre et la diorite dominant dans les cantons de Limoges et de Saint-Léonard. On rencontre surtout dans l'arrondissement de Saint-Yrieix des lepty-

nites, des gneiss et des micaschistes, des filons puissants de quartz traversant des massifs de pegmatite et de granulite.

La désagrégation et la décomposition partielle des roches granitiques dans des temps très anciens, le lessivage de leurs éléments par des précipitations atmosphériques très abondantes à ces époques reculées, ont eu pour résultat d'accumuler dans le fond des vallées des nappes d'argiles d'une épaisseur parfois considérable, et, en imperméabilisant le sol, de donner lieu à des marécages. Ces marais ont été le point de départ de la plupart des prairies.

Un autre effet de cette séparation mécanique, opérée par les eaux de pluie sur les roches détritiques, a été, en entraînant leur partie argileuse dans les vallées, de ne laisser sur les coteaux qu'un sol sablonneux peu fertile, mais sur lequel cependant certaines essences d'arbres, le chêne et le châtaignier surtout, peuvent donner lieu à une puissante végétation. Beaucoup de grains de feldspath ont, en effet, dans cette terre sablonneuse, résisté à la décomposition générale, et, ce que les intempéries n'ont pu réaliser, et qui n'est obtenu que par les agents chimiques les plus énergiques, les racines de certaines espèces de plantes l'effectuent avec facilité : c'est ainsi qu'elles s'assimilent la potasse et la soude contenues dans le feldspath, éléments que l'on retrouve ensuite dans leurs cendres.

Au pied de chaque colline naissent un certain nombre de sources qui entretiennent l'humidité dans leur voisinage. Pour les empêcher de se perdre dès leur naissance, et de s'écouler vers les parties les plus déclives qu'elles

transformeraient en marécages, et aussi pour en porter les effets plus loin, elles sont captées dans des réservoirs connus dans la contrée sous le nom de pêcheries. Parfois aussi, quand le fond des vallées s'y prête, on les collecte dans des étangs plus ou moins vastes, où elles sont utilisées comme force motrice ou pour la pisciculture.

Les pêcheries sont ouvertes périodiquement pour les besoins des irrigations; leur fond reste alors exposé à l'air et au soleil souvent pendant plusieurs heures du jour. Les émanations qui s'en dégagent sont éminemment propres à produire la fièvre paludéenne, surtout avant le lever et après le coucher du soleil.

Quant aux étangs, on ne les vide qu'en hiver, pour en retirer du poisson; mais il arrive fréquemment que le niveau de leur eau baisse en été, la vase se dessèche alors en partie et constitue encore un foyer très actif de fièvres intermittentes.

II

Le sol, divisé en domaines de vingt à quarante hectares chacun, est mis en valeur par une population de colons ou métayers qui partagent les profits avec le maître, et ne sont liés que par un bail annuel. Il y a quarante ans leur condition était misérable; elle a changé considérablement depuis une vingtaine d'années. Leurs habitations sont loin d'être confortables, mais elles ont, chez certains propriétaires, été modifiées d'une façon sensiblement avantageuse. Beaucoup, il faut le reconnaître, n'ont subi depuis leur construction aucun changement.

Si l'on consulte les anciens de la contrée et les vieux médecins qui vivent encore, on apprend qu'il y a une quarantaine d'années, on ne pouvait, en été ou en automne, entrer dans une maison de métayer sans y trouver un fébricitant grelottant au cours d'un accès. Devant chaque porte se tenait un ou plusieurs enfants à la face couleur de cire vierge, au ventre enflé par l'intumescence de la rate. Certains domaines étaient réputés pour leur insalubrité; ils ne trouvaient preneurs que parmi les métayers renvoyés pour leur paresse ou leur inconduite. Les habitations, qui en étaient ordinairement situées près des fonds marécageux ou des étangs,

avaient des abords sordides. Les habitants couverts de haillons avaient un aspect sauvage, la fièvre était en permanence parmi eux dès les premières chaleurs jusqu'aux froids rigoureux.

Le médecin y était rarement appelé, et quand ses soins étaient réclamés, il assistait ordinairement impuissant et attristé à l'agonie d'un mourant en proie à la phase ultime d'un accès pernicieux ou d'une cachexie arrivée à sa dernière période. Ce n'est pas que la forme pernicieuse de la malaria fût fréquente en Limousin. Les accès étaient au contraire d'une durée assez courte, d'une à deux heures au maximum. Ils ne laissaient cependant pas de produire rapidement une profonde anémie. Le croirait-on ? le sulfate de quinine leur était rarement opposé. Est-ce à dire que les médecins n'en connussent pas la valeur ? Nullement, mais ils n'étaient pas consultés.

Telle était en effet la situation misérable des pauvres colons à cette époque qu'un médecin n'était appelé auprès du lit d'un malade atteint d'une affection quelconque que lorsque celui-ci était à l'article de la mort. Rien n'était plus lamentable alors que les abords du lit du malade. Ses parents l'entouraient, poussant des gémissements lugubres et criant à tue-tête : « Le pauvre, il ne s'en tirera pas, il ne s'en tirera pas pour sûr. » Au milieu de ces cris et de ces prédictions sinistres, le moribond couvert de sueurs promenait en désespéré un œil hagard sur son entourage. Le médecin avait bien de la peine à réprimer ces manifestations intempestives, propres à aggraver l'état du patient.

Pour d'autres causes encore l'emploi du sulfate de quinine était négligé et presque abandonné. Si quelques-

uns, en effet, se décidaient à en prendre c'était d'une manière insuffisamment prolongée; ils ne prenaient aucune précaution pour éviter les effluves qui avaient causé leur mal; dans ces conditions la fièvre récidivait infailliblement et non seulement la quinine tombait en discrédit mais on lui attribuait encore l'intumescence du ventre, résultat de la fièvre elle-même.

Nous avons dit plus haut que c'était au déclin des maladies graves, et à l'article de la mort seulement que le médecin était appelé. Pour les cas ordinaires on se contentait d'attendre, et si le mal empirait, on avait recours à un sorcier. Ce personnage à face patibulaire arrivait au chevet du lit du malade et par des jongleries grotesques détournait, disait-il, les mauvaises influences. Quand il s'agissait des fièvres, des herbes étaient cueillies mystérieusement dans les champs, on les enfermaient dans un sachet et le tout était suspendu au cou du malade. Si les accès revenaient, ce qui arrivait le plus souvent, on avait recours à un paquet de nouvelles plantes cueillies par une personne différente.

Le malade était prévenu que s'il ouvrait son amulette le charme serait aussitôt rompu, et qu'alors même qu'ils auraient été guéris, les accès récidiveraient infailliblement.

Il est clair qu'une pratique thérapeutique semblable perpétuait la malaria dans la contrée. Aussi voyait-on, dans certains domaines, les travaux de la moisson momentanément arrêtés, tous les membres de la famille subissant l'influence palustre.

L'alimentation des habitants de la campagne était à cette époque des plus grossières. Voici ce que dit Demathieu : « Le paysan limousin vit en général très mal, ses ressources éloignent de sa table tout ce qui pourrait fortifier ses tissus, exciter l'énergie du système sanguin, enfin tout ce qui pourrait donner à l'organisme la puissance nécessaire pour résister aux atteintes de l'humidité et des émanations marécageuses (1). »

La composition de ce régime était généralement la suivante :

Le matin soupe au lard ou des châtaignes, à deux heures un plat de pommes de terre bouillies, mangées avec des galettes de sarrazin en guise de pain. « La pomme de terre, dont on fait une si grande consommation dans nos contrées, dit encore Demathieu, contribue à rendre l'alimentation plus assurée. Elle n'est pas un aliment de réparation, car elle contient peu d'azote, elle est simplement un aliment de calorification (2). » Employée exclusivement à la nourriture de l'homme, dit

(1) DEMATHIEU, *loc. cit.*, p. 54.

(2) *Idem.* page 29.

M. Bouchardat, elle entretient une population misérable, exposée aux famines et aux maladies, comme l'Irlande en offre le triste spectacle. Employée à la nourriture des cochons et des autres animaux domestiques, la pomme de terre est devenue une des causes les plus réelles du progrès du bien-être des habitants des campagnes. »

Le soir, de la soupe encore. Dans l'intervalle des repas un morceau de pain noir ; son mode de fabrication était déplorable ; le paysan n'enlevait pas le son ; il tenait plus à la quantité qu'à la qualité ; or comme le son est difficilement attaqué par le suc gastrique, ce pain était lourd à l'estomac et peu digestif.

Pour boisson, de l'eau (1).

Le paysan faisait usage de viande deux fois par an, à l'époque du carnaval, et à celle de la frairie de la paroisse, connue sous le nom de *ballade*, encore n'était-ce que de la viande de porc salé. « Il est loin d'en manger 285 grammes par jour comme le cavalier français, dit Demathieu. La viande de porc est inférieure à celle du bœuf et du mouton : d'après les analyses chimiques, elle contient moins de matières azotées que la chair de ces derniers animaux. Il serait à souhaiter que le paysan, surtout pendant ses grands travaux, consommât de la viande de mouton ou de bœuf (2). » Ce vœu est aujourd'hui réalisé.

Les hommes s'enivraient ordinairement le jour de la frairie. Eux et leurs femmes étaient très mal vêtus.

(1) DEMATHIEU, *loc. cit.*, page 31 : « L'eau est la boisson ordinaire du paysan. »

AUDUBERT, *Le Paludisme dans la Corrèze*, p. 14 : « Le vin et la viande sont proscrits toute l'année de sa table. »

(2) DEMATHIEU. *Loc cit.*, p. 25 et suiv.

Coiffés du bonnet de laine trop chaud en été, ils portaient de lourdes vestes de bure bleue et des pantalons mal rapiécés.

Les femmes, la tête serrée dans un bonnet qui cachait leurs cheveux, étaient vêtues tout aussi simplement. Le dimanche elles se couvraient la tête de coiffures légères à ailes flottantes nommées barbichés. De même que celle dont elles faisaient usage tous les jours, cette coiffure cachait leur chevelure absente. La coutume était en effet à cette époque, de vendre au printemps leurs cheveux, quand ils avaient atteint une longueur convenable. Cet usage, je me hâte de le dire, a complètement disparu de nos jours.

Si nous passons à l'examen des modifications qu'ont subies les habitations depuis une vingtaine d'années, nous voyons que des améliorations très sérieuses ont été apportées dans la construction des domaines nouveaux, mais si l'attention se porte vers les anciennes métairies, on est obligé de reconnaître que peu de propriétaires se sont inquiétés de les rendre plus habitables.

« Dans son habitation, dit le docteur Vidalin, le paysan du Limousin est misérable et souverainement à plaindre ; ses maisons portent la triple image de l'insalubrité, de la saleté et de la misère. La plupart adossées à des terrains humides, situées sur des plans inférieurs à celui du sol environnant, reçoivent l'humidité qui ruisselle de leurs murs et de la terre.

« Exposées sans art, percées sans connaissances, elles attirent les souffles froids de l'hiver en concentrant les chaleurs dévorantes de l'été. La fumée de leur foyer, ne trouvant pas d'issue par des cheminées vicieusement

disposées, se condense dans l'appartement. Ajoutez à ce récit pénible le voisinage très immédiat des fumiers, et souvent la cohabitation d'un animal sale et dégoûtant, le cochon, et vous aurez une idée assez exacte du malheur de l'habitant des campagnes retiré sous son toit. »

De nos jours encore, dans la plupart des domaines, la demeure du colon est constituée par une vaste salle unique. La lumière y pénètre par une seule fenêtre située au-dessus de l'évier, quelquefois même seulement par la porte quand elle est ouverte. Contre les murs de cette vaste pièce sont disposés les lits de tous les membres de la famille, mariés ou non ; ils sont souvent fort nombreux. La couche des époux est enveloppée de rideaux qui la closent complètement ; le meuble prend quelquefois l'apparence d'une vaste armoire ; les matelas en sont le plus souvent de mousse ou de fougère, bien que les bêtes à laine abondent dans le domaine, mais les toisons en sont filées par les femmes, et servent à confectionner les bonnets, les habits et les chaussons d'hiver. Des sortes de couvertures, dites couvre-pieds, formées d'une lame de laine comprise entre deux feuillets d'étoffe, recouvrent ces couches qui exhalent une odeur nauséabonde.

Les domestiques de sexe féminin ont aussi leur lit dans cette chambre, mais les domestiques mâles couchent dans les étables à bestiaux. Peut-être au point de vue de l'hygiène ne sont-ils pas les plus mal partagés.

L'habitation du colon dans les constructions récentes a été beaucoup mieux aménagée. Tous les couples, pourvu qu'ils ne dépassent pas trois ou quatre, ont une chambre séparée. Aux pavés anfractueux constitués par des cailloux arrondis, ont été substitués des pierres de taille ou des schistes plats.

La classe des propriétaires était-elle épargnée par l'endémie ? Il y a lieu de faire une distinction parmi ses membres.

Ceux qui habitaient la ville et faisaient seulement une apparition dans leurs terres à l'époque des vacances, échappaient ordinairement à l'influence palustre, quand ils transportaient, dans leur résidence d'été, leur confortable et leur régime de la ville ; si surtout, mettant à profit les leçons de l'expérience et les instructions de leur médecin, ils évitaient de sortir le matin avant le lever du soleil et avaient soin de regagner leur habitation immédiatement après son coucher.

Quant à la catégorie des hobereaux ou gentilshommes campagnards, dont le mode d'existence participait beaucoup de celui du paysan, elle était, elle aussi, quoique à un degré moindre, sujette à la malaria, M. Taine en a tracé un curieux portrait dans son discours de réception à l'Académie française (1).

« Rien de moins seigneurial, dit-il, que la vie d'un gentilhomme campagnard au commencement de notre siècle, surtout dans les provinces reculées, et le Limousin était une des provinces les plus arriérées de la France. Il y a soixante ans, dans la petite noblesse et la bourgeoisie, les besoins étaient bornés et la vie sobre. On ne s'inquiétait ni d'élégance, ni de confortable. La pièce la plus habitée était la cuisine, c'est là que l'on mangeait et qu'on se tenait d'ordinaire. »

« La noblesse campagnarde, dit le marquis de Mirabeau, cité par M. Taine, dormait sur de vieux fauteuils ou

(1) H. TAINE : *Derniers essais de critique et d'histoire*, p. 139.

grabats, montait à cheval, allait à la chasse de grand matin, se rassemblait à la Saint-Hubert et ne se quittait qu'à l'octave de la Saint-Martin. Elle menait une vie gaie et dure volontairement, coûtait peu de chose à l'Etat, et lui produisait plus par sa résidence et son fumier que nous ne lui valons aujourd'hui par notre goût, nos recherches et nos vapeurs (1). »

(1) H. TAINE : *Loc. cit.*, p. 144.

IV

Tel était, esquissé à grands traits, l'aspect des lieux et des gens en Limousin à cette époque, déjà éloignée, de la fièvre intermittente. Pourquoi cette terrible maladie a-t-elle presque complètement disparu de la contrée qu'elle désolait autrefois ?

D'abord, les lieux se sont-ils modifiés ? Nous savons, en effet, que l'abaissement de la nappe d'eau souterraine, dans certaines contrées, a rendu très habitables des lieux réputés pour leur insalubrité. Nous pouvons citer, dans la plaine de la Mitidja, Bouffarik, et surtout Beni-Mered qui doit son nom (l'Enfant Malade) à ce que, à une époque qui n'est pas très éloignée, aucun enfant n'y pouvait vivre. Avec l'abaissement du niveau des eaux, dû à un exhaussement de la côte africaine, ont disparu, il est vrai, les puits artésiens et les belles orangeries qui faisaient le charme et la richesse du pays, mais les fièvres intermittentes ne règnent plus dans cette région, et les enfants s'y portent aussi bien qu'à Blidah.

En Limousin, quelques rares sources ont disparu en certains points, par suite probablement de mouvements séismiques, mais c'est pour aller reparaitre quelques

mètres plus bas. L'hydrographie de la contrée n'a pas été modifiée profondément.

Si les sources n'ont pas varié sensiblement quant à leur point d'émergence, il faut reconnaître cependant que les progrès réalisés dans la culture des prairies ont eu pour conséquence d'en diminuer l'étendue des parties marécageuses. Ce résultat est dû à ce que les conduites d'eau sont mieux entretenues et les rigolages mieux faits. Dans nombre de pacages marécageux, des tranchées ont été exécutées pour obvier à la stagnation des eaux. Mais, il faut le dire, ces améliorations n'ont pas eu lieu dans la majeure partie des domaines, et pourtant les fièvres y sont devenues aussi rares que dans ceux qui sont le mieux entretenus. Si donc l'assainissement du sol peut être envisagé comme une cause de l'amélioration de l'état sanitaire de la contrée, il semble évident qu'il n'en est pas l'élément essentiel.

Les cultures ont-elles été modifiées ? Assurément. Elles ont, elles aussi, éprouvé certains perfectionnements : La chaux a été introduite comme amendement dans les terres et les phosphates dans les parties les plus marécageuses des prés ; la nature du sol a été modifiée. La culture des plantes fourragères, maïs, betteraves, trèfles, a reçu une extension plus grande ; mais peut-on lui attribuer la diminution de l'influence palustre ? Certaines plantations, celles d'eucalyptus, ont passé, en effet, pour avoir amené la disparition de la malaria dans certains pays ; mais il ne semble pas que les essais qui en ont été faits dans la campagne romaine aient été couronnés d'un plein succès. Aucune plante autre que l'eucalyptus n'a d'ailleurs joui de la réputation d'éloigner les fièvres.

A quoi pouvons-nous donc rattacher la disparition de la grande endémie limousine, dont les effets étaient si désastreux, il y a une quarantaine d'années ? Nous pensons qu'elle réside essentiellement dans l'amélioration considérable de la condition des populations rurales dans la seconde moitié de notre siècle, amélioration due principalement au renchérissement du prix des bestiaux et des denrées. C'est de l'élevage des bestiaux que les cultivateurs tirent le plus net de leurs profits. Sous la monarchie de juillet, un veau de sept à huit mois valait de cinquante à soixante francs : depuis cette époque, son prix s'est progressivement élevé à trois cents francs. Stimulé par l'appât du gain, le colon a apporté plus de soins à l'entretien de ses prairies, à la culture de ses champs.

Le renchérissement du prix des bestiaux n'a pas été un fait particulier au Limousin, mais il en a profité dans une proportion plus grande que la plupart des autres provinces. Il doit cet avantage à la supériorité de sa race bovine, qui en a fait rechercher les produits dans la France entière, lorsque le développement des chemins de fer en a permis le transport à des prix modérés jusqu'aux frontières les plus reculées de notre pays.

Ce n'est pas pour les bovidés seulement que le développement du réseau ferré a donné lieu à un écoulement facile et avantageux. Une autre source de profit s'est trouvée dans la vente des produits de basse-cour.

Le réseau des routes départementales et des chemins vicinaux, qui s'est développé, autour de 1860, dans une très grande proportion, a aussi facilité aux populations des campagnes la vente rémunératrice de leurs produits.

Autrefois, lorsqu'on quittait les voies de grande com-

munication, on s'engageait dans des chemins étroits sans aucun entretien ; un ruisseau empruntait souvent son lit au chemin lui-même pendant un parcours de plus de cent mètres. Dans certains endroits l'eau s'accumulait, formait des mares qu'il fallait traverser à gué et connues dans le pays sous le nom de ganes ; les voyageurs qui rencontraient ces eaux étaient exposés à contracter les fièvres palustres. Aussi n'était-ce que poussé par une dure nécessité qu'on entreprenait un voyage à effectuer dans des conditions aussi difficiles. Les femmes et les enfants restaient au logis, les produits de la basse-cour n'étaient pas portés au marché, aucun de ces gens qui traversent les contrées, de nos jours, en achètent les produits et les dirigent vers les grandes villes, ne passaient dans le pays, l'intérieur du domaine restait pauvre et ses habitants à demi sauvages. Des enfants arrivaient à l'âge de dix ou douze ans sans jamais avoir vu la ville située à cinq ou six kilomètres seulement ; ils ne savaient pas un mot de français, et considéraient avec un étonnement comique les propriétaires des domaines, quand ceux-ci venaient en automne prendre leur part des céréales qui, toutes maigres qu'elles fussent, constituaient alors le principal revenu de ces chétives exploitations rurales.

Que les temps sont changés ! De nos jours, une route bien entretenue relie chaque domaine à la ville voisine, ou tout au moins au chemin de grande communication qui y conduit. Cette route est parcourue, les jours de foire et de marché, par une profusion de carrioles traînées par des ânes et quelques-unes même par des chevaux.

Des groupes de jeunes gens confortablement vêtus et de jeunes filles mises avec une certaine recherche circulent

avec une rapidité qui ne ressemble guère à la lourdeur d'autrefois. Des bottines élégantes ont succédé aux lourds sabots. Sur leur tête flotte toujours le gracieux barbiché, mais il est coquettement ajusté sur le sommet d'un chignon et d'épaisses nattes, généralement blondes, encadrent les deux côtés de la figure.

L'intérieur des maisons n'a plus l'aspect sordide des temps anciens. On y remarque des armoires et des chaises, luxe inconnu autrefois; sur la cheminée, un chandelier et souvent une lampe à pétrole.

On voit fréquemment de la viande sur la table. Le pain n'est plus uniquement composé de seigle; il contient du froment dont la culture s'est développée progressivement; en outre, il est dépouillé du son le plus gros. Le cidre est à discrétion, et c'est du vin que l'on boit pendant toute la saison des foins et celle de la moisson.

Or, certains auteurs ont fait ressortir la valeur, à leur avis considérable, des boissons alcooliques comme moyen prophylactique contre les fièvres intermittentes (1).

Le Dr Demathieu souhaitait ardemment, en 1863, de les voir entrer dans la consommation habituelle du paysan : « Quoique le vin soit exclu de la table du paysan de nos contrées, je ne puis passer sous silence ce sang généreux de la grappe, frère de celui qui coule dans nos veines, cette source de traits d'esprit et d'inspiration

(1) BURDEL : *Recherches sur les fièvres intermittentes*, Paris, 1850, p. 171 et *Union médicale*, Paris, 1877, 3^e série, t. XXIII, pages 889, 969, 977.

COUTANCAU : *Notice sur les fièvres pernicieuses qui ont régné épidémiquement à Bordeaux en 1805*. Page 9 : « Les ouvriers travaillant au canal de dégagement des marais de la Grande-Chartreuse prenaient de l'eau-de-vie plusieurs fois par jour, ils ont été peu atteints.

poétique. Il serait à désirer que cette précieuse boisson se trouvât dans tous les ménages, elle monterait les forces du paysan au degré d'énergie qu'exigent les durs travaux auxquels il se livre. »

Hommes et femmes ont perdu l'allure traînante des temps anciens, les enfants ont l'air pleins de santé et leurs traits respirent une certaine vivacité jadis absente sur ceux de leurs ancêtres.

Le bien-être règne dans la population agricole, le fait est incontestable. L'existence du colon est toujours laborieuse, plus laborieuse même qu'il y a trente ans, mais il est mieux vêtu, mieux nourri, mieux logé, et surtout il a la bourse mieux garnie.

Certains auteurs trouvent dans l'aisance la raison de l'immunité relative que possèdent les riches propriétaires des régions insalubres vis à vis des fièvres intermittentes.

« L'infection palustre est rare, dit M. Duboué, très rare dans la classe aisée. Les huit dixièmes des cas d'impaludisme que j'ai observés, je les ai vus dans la classe peu aisée ou misérable (1). »

Et M. Colin : « On a reconnu partout qu'une certaine aisance est la meilleure condition pour résister aux causes des fièvres intermittentes dont la misère seconde au contraire l'influence (2). »

Le développement général de la richesse nationale qui, autour de 1860, s'est étendue à toutes les classes de la société, a indirectement exercé son influence sur les campagnes.

(1) DUBOUÉ : *De l'Impaludisme*, p. 112.

(2) COLIN : *Traité des fièvres intermittentes*. Paris, Baillière, p. 517.

Les ressources pécuniaires de l'ouvrier s'étant accrues, le goût du confortable dans l'habitation et la recherche dans la nourriture ont marché parallèlement. La consommation de la viande, des fruits et des légumes de choix a augmenté dans une proportion très importante. Le paysan a pu les vendre plus cher et sa condition est devenue tout autre qu'elle n'avait été jusqu'alors.

L'état de ses finances lui a permis alors de goûter plus fréquemment de cette viande qu'il produisait jusqu'à cette époque presque exclusivement pour la population des villes.

L'usage du vin est devenu général dans ces campagnes où l'on ne buvait que de l'eau et où l'insouciance du paysan était telle qu'il ne pensait même pas à faire du cidre quand le prix de l'hectolitre de pommes était de cinquante centimes seulement; cette ressource est loin d'être négligée aujourd'hui. L'habitant des campagnes vit mieux, c'est à l'amélioration de son alimentation que nous attribuons la disparition des fièvres intermittentes.

Je n'aurais garde d'oublier le rôle modeste, mais incontestable, qu'a joué, dans le progrès accompli, le médecin de campagne. Par ses conseils fréquents et son insistance, il a obtenu du paysan l'assainissement du voisinage de son habitation, l'éloignement du fumier des bâtiments et des puits, l'écoulement des eaux ménagères, une propreté plus grande à l'intérieur de la maison, le nettoyage plus fréquent des étables.

Enfin, il a réussi à triompher des préjugés en cours contre le sulfate de quinine, et à en faire adopter l'emploi. Honneur soit rendu à ce praticien modeste, laborieux et désintéressé, pour l'influence bienfaisante qu'il

a exercée sur cette portion si délaissée de la population, en lui inculquant, pour ainsi dire de force, les notions les plus élémentaires de l'hygiène. Il n'a pas limité son action au paysan : il a pesé de toutes ses forces sur le propriétaire, si indifférent, en général, au bien-être de ses colons. Il lui a fait sentir quelle grande injustice il y avait à laisser vivre dans des conditions misérables, victimes de tous les maux, les humbles qui supportent pour lui le poids du jour et de la chaleur ; combien immoral et contraire à l'hygiène était cette promiscuité de tous les membres d'une famille dans un dortoir unique. Par ses conseils, des cloisons ont été pratiquées dans la chambre jusqu'alors commune, et des fenêtres ont été percées dans les murs. Enfin des distributions gratuites de quinine ont été faites par lui au moment de la malaria.

En attribuant à l'hygiéniste la part qui lui revient dans la disparition d'une endémie redoutable, n'oublions pas que c'est à la science hygiénique elle-même que revient en définitive l'honneur de cet immense bienfait.

Tirons un autre enseignement de là : c'est que l'argent contribue puissamment au bien ; que sans lui il est bien difficile de le réaliser.

Et maintenant, est-ce à dire que tout ait été pour le mieux dans le développement du bien-être matériel de la population rurale du Haut-Limousin ? Hélas ! il y a quelques ombres au tableau. La fièvre intermittente est devenue très rare, il est vrai, mais la fièvre typhoïde, compagne inséparable de la civilisation, a fait son apparition dans ces métairies où elle était autrefois presque inconnue ; le fait est attesté par les médecins les plus

anciens de la contrée et les vieux propriétaires. L'alcoolisme tend à remplacer l'ivrognerie, et s'accroît dans des proportions inquiétantes. Les liens de la famille se sont relâchés et le sentiment religieux s'est presque éteint chez les hommes. L'accroissement du bien-être n'est pas, assurément, la cause unique de ces résultats fâcheux, mais il a certainement contribué à les amener.

Notre tâche est terminée. Peut-être nos juges trouveront-ils que notre démonstration ne présente pas toute la rigueur et toute la précision désirables. Qu'ils veuillent bien prendre en considération notre inexpérience, et aussi les difficultés de recherches qui n'ont pu avoir pour bases que l'autorité de nos vénérables prédécesseurs dans la clientèle rurale, celle de nos parents, de nos amis et des vieux propriétaires du pays.

CONCLUSIONS

De l'étude que nous venons de faire, il résulte que le Haut-Limousin a vu ses fièvres intermittentes, qui le désolaient encore il y a quarante ans, disparaître peu à peu, à mesure que se développaient chez ses habitants une certaine aisance et une richesse relative; accroissement du bien-être et diminution dans la gravité et la fréquence des fièvres intermittentes ont marché parallèlement; sorti de l'état de misère où il vivait encore dans la première moitié du siècle, le paysan de nos jours mieux logé, mieux vêtu et surtout mieux nourri oppose une résistance victorieuse à l'action de son sol.

LE DOYEN,

LORTET

Vu, bon à imprimer.

LE PRÉSIDENT DE THÈSE,

H. SOULIER

Permis d'imprimer :

LE RECTEUR,

EM. CHARLES

Lyon, le 11 juillet 1893.

